



Coronavirus : confinez-vous avec grâce, bande d'incultes

"Il est vrai que le confinement n'est pas le même pour tout le monde. Même en cas de crise sanitaire, la lutte des classes a de beaux restes."



Que raconterons-nous, plus tard, de cette étrange expérience collective ? Quelles images surnageront-elles, quels faits marquants dans les récits dont nous abreuverons les générations futures ou dans les documentaires qui ne manqueront pas de fleurir ?

Il faudra certainement enjoliver un peu, parce que ça risque de manquer de panache, notre grande guerre à nous.

Les paysans du Xème siècle avaient les Vikings remontant la Seine et les grandes compagnies. Ceux du XVIème siècle ont vu mourir de la peste un tiers de la population européenne. Nos arrière-grands-parents ont eu coup sur coup la Première Guerre mondiale et la grippe espagnole. Quelques millions de morts, tout de même. Nous, nous restons enfermés un mois avec droit de visite chez Michel-Edouard Leclerc, et le livreur Amazon qui sonne. Heureusement que nous avons un Président qui a le sens du décorum pour donner un peu de tenue à tout ça...

LA SÉLECTION SOCIALE REPREND SES DROITS

Il est vrai que le confinement n'est pas le même pour tout le monde. Même en cas de crise sanitaire, la lutte des classes a de beaux restes. Certes, à la morgue, tout le monde se ressemble, et ce virus semble apprécier particulièrement ces classes supérieures mondialisées qui partagent leurs postillons dans les aéroports. Léger sentiment de revanche chez tous les autres, en attendant d'être contaminés à leur tour. Mais à présent que chacun se retrouve face à lui-même, et face à son intérieur, il faut avouer que la sélection sociale reprend ses droits.

Le Monde nous gratifie du journal de confinement de l'écrivain Leïla Slimani, depuis sa maison de campagne normande. Aussitôt, sur les réseaux sociaux, on s'indigne. Les considérations bucoliques d'une écrivaine en grandes vacances ont assez peu de chances de toucher ceux qui commencent déjà à devenir dingues dans leur 45 mètres carrés.

Mais après tout, elle ne fait que prendre au mot, depuis son statut d'auteur *goncourisé* et courtisé, un Emmanuel Macron qui nous a enjoins de retrouver "le sens de l'essentiel".

Et de fait, le regard porté vers les collines baignées de brume, dans les odeurs du printemps, l'essentiel se manifeste.

LA SPLENDEUR DE LA NATURE AU PRINTEMPS

Bien évidemment, il n'est pas nécessaire d'avoir une confortable maison, des enfants joyeux et beaucoup de temps pour jouer avec eux à "la Belle au bois dormant" pour jouir de la splendeur d'une nature qui s'éveille au printemps. George Orwell, dans un texte extraordinaire sur le "crapaud ordinaire", soulignait que celui qui ne sait pas s'émouvoir du retour du printemps est incapable de vraiment penser un avenir "pacifique et décent".

"Quoi qu'il en soit", écrivait-il, "le printemps est là, même au centre de Londres, et ils ne peuvent vous empêcher d'en jouir. Voilà bien une réflexion satisfaisante. Combien de fois suis-je resté à regarder l'accouplement des crapauds, ou deux lièvres se livrant à un combat de boxe dans les pousses de maïs, en pensant à tous ces personnages haut placés qui m'empêcheraient d'en profiter s'ils le pouvaient. Mais heureusement, ils en sont incapables. Tant que vous n'êtes pas vraiment malades, affamés, terrorisés, emmurés dans une prison ou dans un camp de vacances, le printemps demeure le printemps. Les bombes atomiques s'accumulent dans les usines, les policiers rôdent à travers les villes, les haut-parleurs déversent des flots de mensonges, mais la Terre tourne encore autour du Soleil. Et ni les dictateurs ni les bureaucrates, bien qu'ils désapprouvent profondément cela, n'ont aucun pouvoir d'y mettre un terme."

RETOUR SUR SOI

Pour autant, et même si l'on peut souhaiter que chacun, où qu'il soit, puisse trouver en lui assez de sérénité pour simplement regarder le ciel et respirer, ce confinement n'a rien à voir avec les gentils contes de fée de Leïla Slimani, du moins pour la majorité des gens. Il y a d'abord l'évidence: passer un mois enfermé dans un appartement, avec pour tout panorama la fenêtre aux rideaux blanchâtres de l'appartement d'en face, n'a rien à voir avec des vacances, ni même avec un exercice de méditation. Certes, l'opprobre est jeté sur ces Parisiens à résidence secondaire qui ont fui l'étouffement de la ville, mais après tout, c'est un réflexe archaïque : en cas de guerre (et notre Président nous l'a suffisamment répété, que nous étions en guerre) on fuit à la campagne. Parce qu'en 1914 ou en 1940, les habitants des campagnes s'en sont beaucoup mieux sortis.

D'accord, ça n'a rien à voir, on n'est pas guetté par les pénuries. Mais peu importe. George Orwell a raison: le bonheur de simplement apercevoir un lièvre ou un oiseau n'a pas de prix. Sur *France Inter*, vendredi 20 mars, Sylvain Tesson était interrogé sur son expérience de solitude. Six mois dans une cabane au bord du lac Baïkal. Un lac gelé, l'immensité glacée, les bruits étranges d'un extérieur feutré par la neige, ça vous a plus de gueule qu'un immeuble de banlieue. Disons que ça se prête un peu plus au retour sur soi.

UNE FRACTURE QUI S'INSINUE AU COEUR DE NOS VIES

Certes, Sylvain Tesson a raison sur un point : savoir vivre la solitude, savoir pénétrer l'épaisseur du temps et se nourrir de sa mémoire est un atout. Mais on va rappeler un léger détail: c'est aussi un luxe. Un luxe que peuvent s'offrir en premier lieu ceux qui vivent de leur plume, et pour qui se confiner n'offre que des conditions de travail améliorées, avec simplement un peu moins de sollicitations extérieures et de perturbation. À la rigueur pour ceux, à la campagne ou à la ville, qui n'ont que ça à faire de lire ou de méditer sur l'étrangeté de l'existence. Mais dans cette matinale de *France Inter*, une auditrice envoyait un message: "Depuis une semaine, je suis devenue professeur, cuisinière et té-

l'éconseillère. Comment pourrais-je prendre le temps ?" Inutile de dire qu'elle a été gentiment renvoyée à ses problèmes lamentablement terre-à-terre.

La fracture qui se dessine n'est pas seulement entre les villes et les campagnes. Elle s'insinue au cœur de nos vies. Entre ceux qui doivent continuer à sortir pour travailler, certains de plein gré, d'autres contraints et forcés, et la peur au ventre. Entre ceux qui vont continuer à être payés et ceux qui n'ont plus rien. Entre ceux qui, confinés chez eux, sont au chômage technique et ceux qui doivent, depuis leur ordinateur, assurer le même travail que s'ils étaient au bureau, dans un pays en état de marche. Entre ceux, enfin, qui ont des enfants et ceux qui n'en ont pas.

PRÉSERVER SON "MOI SOCIAL"

Remarque pour tous ceux qui n'en avaient pas encore conscience : enseigner est un métier. Faire comprendre à un enfant pourquoi, si un avion parcourt 3.680 km en 6 heures, sa vitesse horaire est de 3.680 divisé par 6 requiert des trésors de patience et d'inventivité. Et comment sait-on que le triangle ABC est isocèle ? Et comment utiliser le futur antérieur ? Et comment s'accorde le participe passé des verbes pronominaux ? Et au fait, l'édit de Nantes, c'était quoi ? Et sa révocation ?

Il est même des questions étranges qui surgissent. On s'habille pour aller bosser ? Ceux qui disposent d'un bout de jardin, d'un balcon, seront tentés par l'association *short-Marcel-sandales*. Conseillé ou pas par nos glorieux analystes de studio ? Un texte de Bergson raconte le cas de ce naufragé qui enfilait tous les soirs son smoking pour aller dîner. Cela s'appelle préserver son "moi social". Même privé du regard des autres, continuer à se l'inventer pour ne pas s'effondrer. Chacun aura sa réponse. Variable suivant les conditions et la durée du confinement. Au bout d'un mois, serons-nous tous en voie de clochardisation ? Et comment aurons-nous la force, ou la simple envie, de retourner dans des bureaux ? Il vaut sans doute mieux éviter d'anticiper. Comme pour le confinement, c'est visiblement la contrainte qui marche le mieux...

"Niveau stress, vous avez pris dix ans d'un coup ?"

Pour ma part, je suis plutôt d'un naturel contemplatif. Paresseuse contrariée. Capable de passer une journée entière immobile, assise sur un banc à observer les variations infimes de la lumière sur le vert mouvant des feuilles. Quant aux livres, j'y ai passé de nombreuses heures dans ma vie, avec une prédilection pour ceux qui nous dépaysent radicalement, par la beauté ou l'étrangeté des mots. La poésie de Rimbaud, dont parle Sylvain Tesson, celle des "Illuminations" bien plus que celle des premiers poèmes, plus convenus, me bouleverse. Mais là, honnêtement, j'en suis à des années lumières et je me garderai de disserter sur la merveille de ce moment de grâce où l'on "retrouve le sens de l'essentiel". On fait avec, on accomplit son devoir par respect pour ceux qui sont dans des situations plus difficiles encore. Ça s'appelle le civisme, la solidarité... et si on veut être précis, la République. Ce truc ringard qui a été détricoté à coup de modernité globalisée depuis bientôt quarante ans.

Allez, il est mal venu de se plaindre quand on a la chance d'avoir une famille (qu'on pilerait bien sur place au bout de cinq jours de confinement, mais ça, on ne le dira pas publiquement), quand on est salarié et non indépendant, quand on peut au moins faire quelques pas dans un jardin, même entre-deux réunions de crise par messagerie électronique.

Ce confinement a ceci de pervers qu'il est un entre-deux.

Un triomphe des injonctions contradictoires, durant lequel, après nous avoir incité à rester chez nous tout en allant voter, on nous explique qu'il faut continuer à travailler tout en ne sortant pas, et même si notre travail implique que d'autres, en bout de chaîne, devront sortir, ce qui les met peut-être en danger, tout en sachant que si tout s'arrêtait, ce sont les plus précaires qui seraient réellement en danger.

Niveau stress, vous avez pris dix ans d'un coup ? C'est normal. Mais relaxez-vous, méditez, organisez votre temps, et si vous ne savez pas le faire, c'est peut-être que vous avez trop peu de vie intérieure...